

Bulletin d'histoire politique

Y a-t-il une nouvelle histoire du Québec?

Brian Young



Volume 4, numéro 2, hiver 1995

Y a-t-il une nouvelle histoire du Québec?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1063523ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1063523ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique
Septentrion

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Young, B. (1995). Y a-t-il une nouvelle histoire du Québec? *Bulletin d'histoire politique*, 4(2), 7–11. <https://doi.org/10.7202/1063523ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Y A-T-IL UNE NOUVELLE HISTOIRE DU QUÉBEC?

Brian Young

Département d'histoire
Université McGill

Dans un article paru en 1992, Ronald Rudin prend à partie les historiens révisionnistes, parmi lesquels il inclut John Dickinson et moi-même. Il critique l'importance que nous donnons aux classes, déplore notre manque d'intérêt pour les questions ethniques, les «valeurs des deux groupes linguistiques», pour reprendre ses propres termes, et prétend que cette optique nous a conduit à sous-estimer l'importance de la Conquête et de la Confédération. Il nous accuse ensuite (p. 40) de «ne pas percevoir les différences d'expérience entre les classes ouvrières francophones et anglophones». La subjectivité de notre travail est d'après lui attribuable à «la domination d'un mode structurel qui a de la difficulté à tenir compte de l'ethnicité, étant donné que la classe sociale est pour lui, la principale cause de clivage au Québec».

En plus de douter de l'utilité interprétative de la classe sociale, Rudin remet en question l'objectivité des historiens qui se polarisent sur les relations sociales. Préoccupé par l'objectivité, Rudin écrit dans *Literary Review of Canada*, qu'il voit une véritable contradiction entre sa description de la «vérité» dans l'histoire et «le programme de recherche particulier» des historiens¹.

Dans sa réponse, John Dickinson reprend les critiques formulées sur notre *Brève histoire socio-économique du Québec*². Dans les pages qui suivent, j'exposerai brièvement l'optique dans laquelle j'envisage les classes et l'ethnicité dans l'histoire du Québec et je tenterai de me définir par rapport au problème de l'objectivité, de l'ethnicité et de l'écriture de ce qu'il appelle «une nouvelle histoire du Québec».

Il est important de rappeler que les critiques de Ronald Rudin émanent d'un tenant de l'histoire ethnique dans l'historiographie du Québec. Cette orientation trouve toute son éloquence, par exemple, dans le titre et la préface de *Banking en français* (1985): «le rôle de l'ethnicité était toujours là»; ce thème est repris dans *The Forgotten Quebecers: A History of English-*

Speaking Quebec 1759-1980: cette histoire, écrit Rudin en 1985, est le fruit de ma «conviction que le Québec anglophone doit apprendre à connaître son passé s'il veut jouer un rôle constructif dans la vie de la province³». (Est-il jamais arrivé, soit dit en passant, que la communauté anglophone n'ait pas une connaissance intime de son passé au Québec?)

En plus de l'importance qu'il accorde à l'ethnicité, Ronald Rudin a toujours été tenaillé par ce qu'il considère être la non-reconnaissance du traditionalisme d'institutions comme l'Église catholique. Préoccupé par l'étroitesse des «études institutionnelles», il a promis à ses lecteurs qu'il n'écrirait pas une histoire des Caisses «confinée à l'évaluation de l'impact des rapports entre classes⁴».

Tant dans mes collaborations avec John Dickinson que dans mes propres monographies, j'ai incontestablement situé mes analyses sur les modes de production et d'échange au sein desquels «la propriété et les autres formes de pouvoir économique... l'emportaient sur les questions de culture et de nationalisme⁵». Profondément influencé par William Ryan et d'autres, je prétends en effet que le catholicisme romain, l'esprit d'entreprise, l'urbanisation et l'industrialisation au Québec ont été modulés par les forces du capitalisme de l'Atlantique Nord. En lisant d'autres historiens comme Peter Way (*Common Labour: Workers and the Digging of North American Canals 1780-1860*), je constate que cette interprétation n'est en rien dépassée⁶. Les années 1840 ont été marquées, selon moi, par la lutte des classes et par le rôle capital que la bourgeoisie industrielle naissante a joué dans l'établissement des fondements idéologiques et institutionnels du Québec et du Canada. Il ne s'agissait pas d'un processus structurel graduel dans le cadre duquel les changements matériels et la formation des classes ont eu lieu en marge des forces propres à l'ethnicité (ou à l'urbanisation, ou au sexe, ou à l'âge); au contraire, plusieurs réseaux complexes d'associations, d'institutions religieuses, politiques et commerciales ont permis de cimenter les différents éléments de cette bourgeoisie. Pour en revenir à mon vieil ami George-Étienne Cartier, rappelons qu'il était mû par les intérêts sociaux propres à son univers familial et professionnel montréalais: comme de nombreux autres membres des professions libérales francophones, il est la quintessence de l'anglophile, du fédéraliste et du Montréalais. Dans une autre analyse de la formation de l'État et du Code civil, j'insiste sur la collaboration accrue entre les factions ethniques de la bourgeoisie du Québec dans la constitution de l'État québécois tel que nous le connaissons aujourd'hui⁷.

Ronald Rudin milite également en faveur d'une «nouvelle histoire» et par déduction, il s'interroge sur l'aptitude des révisionnistes à l'écrire. Je tiens

donc à dresser un parallèle entre ma subjectivité vis-à-vis de l'histoire que j'ai écrite et mon parcours personnel au sein de la société québécoise. Les historiens ne sont pas des gens statiques et l'histoire qu'ils écrivent n'est pas non plus objective; comme l'ont si bien dit les historiens relativistes, de Carl Becker à George Duby, il est important que l'historien se replace dans un contexte subjectif — dans le cadre «d'autoréférence» de Becker, selon Peter Novick⁸.

Ce que Rudin reproche à l'interprétation révisionniste procède essentiellement d'une tradition «soixante-huitarde»: pour moi, Le Bouvillon, le Café Campus et Côte-des-Neiges étaient la version nocturne de l'univers diurne de la Bibliothèque nationale et des historiens nationalistes et gauchistes. Faisant moi-même partie de cet univers, j'ai interprété les événements de 1970 à travers le prisme de la lutte des classes et du nationalisme. À la fin des années 1970, comme de nombreux autres parents anglophones, il m'a fallu adopter une stratégie pédagogique qui, à la lumière de la loi 101, préparerait nos enfants à vivre au Québec tout en préservant une tradition culturelle qui, pour ma part, prenait naissance en Angleterre, à Winnipeg, à Toronto et dans le Montréal anglophone. ■ était par conséquent impossible de ne pas avoir conscience de son ethnicité dans le débat référendaire de 1980.

Mon espace physique témoignait également de cette lutte des classes et de ce combat nationaliste. Je vivais carré Saint-Louis, à l'instar de Pauline Julien, Gaston Miron et Claude Jutra; j'étais à l'arène Maurice-Richard la nuit de la victoire du PQ en 1976. Dans les années 1980, nous avons déménagé dans une maison de la rue Hôtel-de-Ville et mon univers personnel est devenu plus européen et francophone: mes voisins étaient portugais, mes épiciers polonais et grecs. À la fin des années 1980, la lutte des classes existait toujours, certes, mais s'était transformée en un conflit de classes en sourdine, pour reprendre l'expression de Raymond Williams⁹.

C'est dans cet espace personnel que j'ai entrepris deux études: celle de la vie économique du Séminaire de Montréal et celle des origines politiques du Code civil du Québec. Dans le groupe de recherche (Groupe sur l'histoire de Montréal) qui a eu le plus d'influence sur le cheminement de ma pensée, Bettina Bradbury a remplacé Richard Rice et Robert Sweeny au rang de mes principaux collaborateurs, pendant que j'entreprenais l'écriture d'histoires générales avec John Dickinson. Ces historiens avaient des opinions divergentes sur les classes sociales, mais tous avaient un sens aigu de la question linguistique et nationaliste.

L'importance qu'a pris l'ethnicité dans mon milieu au début des années 1990 a eu pour effet de faire monter la colère en moi. Celle-ci a culminé à

l'occasion de l'assemblée de l'Institut d'histoire du 9 octobre 1992 à l'hôtel Delta, lorsque le choix de Jack Little comme lauréat du prix Lionel-Groulx a été remis en question publiquement par un représentant de la Fondation Lionel-Groulx — non pas parce qu'il n'était pas né au Québec, puisqu'il l'était — mais parce qu'il n'était pas «pure laine» et parce que son ouvrage avait été écrit en anglais. L'affaire Trépanier au sujet du poste de rédacteur en chef de la *Revue d'histoire de l'Amérique française* et la critique de Sylvain Boudreault encensant «la remarquable analyse que Pierre Trépanier consacre à Adrien Arcand» et qui prétend que «la version canadienne-française du fascisme aurait été plutôt une sorte de christianisme autoritaire et moderne» n'ont fait qu'attiser ma méfiance à l'égard de la langue ou de la profession comme frontières sociales ou garants des principes politiques¹⁰. La xénophobie et l'intolérance imprègnent notre univers comme elles ont imprégné notre histoire!

Parallèlement, j'étais tombé sous le jeu de nouvelles influences historiques. Les historiennes féministes — nouvelle force dans mon univers — refusaient de me laisser esquiver les questions de l'individu, des différences entre sexes, des conflits, de la souffrance humaine et de la centralité du vécu dans l'écriture individuelle de l'histoire. Elles m'ont également confirmé que la périodisation était essentielle (question que John Dickinson et moi-même avions déjà explorée) et m'ont incité à chercher des catégories plus complètes et plus étagées de culture, de sexe et de classe. Enfin, elles ont ravivé mon intérêt pour la richesse des sources locales axées sur les individus.

En 1992, j'ai entrepris une recherche sur l'histoire d'une famille anglophone: les McCord. Il ne s'agit ni d'une simple histoire ethnique ni d'une analyse de classe conservatrice, mais plutôt d'une analyse de la complexité de la culture des McCord, de leurs mariages, de leurs richesses, de leurs souffrances, de leurs maladies, de leurs ambitions quotidiennes et des rapports qu'ils entretenaient entre l'Europe et l'Amérique du Nord. Dans mes études sur l'Ulster, l'anglicanisme, le seigneurialisme, le mercantilisme, le droit, le mariage et la famille, je subis l'influence d'historiens comme Donald Worster:

I do not think that the nation-state should define all our interest in history, as it tended to do in the past... I work on a number of different levels. I suppose the loyalties that mean the most to me personally are the local and the global. I feel a local, regional attachment more than I do to an entity called the United States of America. If I had to set up a hierarchy, I guess it would go from the local to the global, and somewhere down the line would be the nation-state. It seems to me that historians, on the other hand, have traditionally almost turned that hierarchy upside down¹¹.

Ainsi, Ronald Rudin a tort de faire de l'ethnicité le moteur de l'histoire du Québec. Il se demande si les révisionnistes peuvent «admettre un passé» marqué par la xénophobie, la lente émergence de la société urbaine, l'influence considérable du clergé et le refus de confier des pouvoirs substantiels à l'État. À toutes ses questions, la réponse est un «oui» sans équivoque. Pour comprendre Oka, le massacre de Polytechnique et la perplexité du West Island, l'historien doit partir de l'ethnicité et élargir le débat à des questions politiques fondamentales qui tiennent compte de la vie individuelle, de l'autorité, des différences entre sexes et des classes. Axer sa réflexion sur la complexité de ces questions — plutôt que sur celles de l'État-nation — n'est pas synonyme de structuralisme sans espoir ni de marxisme archaïque. Je suis très attaché à ma région, à mon statut d'homme montréalais, à ma classe sociale et à mon ethnicité, comme je suis attaché à ma particularité dans le temps et l'espace, en tant qu'historien et individu. Je n'ai aucune difficulté à concilier tout cela, pas plus que j'en ai à «admettre le passé». Tout ce que je souhaite, c'est continuer de participer à la rédaction de ce que Ronald Rudin appelle la «nouvelle histoire».

Notes

1. Compte rendu de Jean Lamarre *Le devenir de la nation québécoise selon Maurice Séguin, Guy Frégault et Michel Brunet, 1944-1969*, octobre 1994, p. 15.
2. Sillery, Septentrion, 1992.
3. Québec, IQRC, 1985, p. 21; *Banking en français: the French banks of Quebec 1835-1925*, Toronto, University of Toronto Press, 1985, p. XI.
4. *In Whose Interest? Quebec's Caisses Populaires 1900-1945*, Montréal et Kingston, Presses universitaires McGill-Queen's, 1990, p. XIV.
5. *Short History of Quebec*, p. 4-5, cité dans Rudin, p. 36.
6. *Common Labour: Workers and the Digging of North American Canals 1780-1860*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993, p. 13.274.
7. *George-Étienne Cartier: Bourgeois de Montréal*, Montréal, Boréal, 1982, chapitre 2; *In its Corporate Capacity: The Seminary of Montreal as a Business Institution 1816-1876*, Montréal et Kingston, Presses universitaires McGill-Queen's, 1986, chapitre 2; *The Politics of Codification: The Lower Canadian Civil Code of 1866*, Montréal et Kingston, Presses universitaires McGill-Queen's, 1994, chapitre 4.
8. Peter Novick, *That Noble Dream: The Objectivity Question and the American Historical Profession*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988, p. 106.
9. *Politics and Letters: Interviews with New Left Review*, London, NLB, 1979, p. 135.
10. *Id.*
11. Matthew Evenden, «An Interview with Donald Worster about Environmental History», 13 juin 1994, *Left History*, vol. II, n° 2, automne 1994, p. 113, 117.